

1852 - Préf. Li Prouvençalo – Saint-René Taillandier

Introuducioun

Il s'accomplit, depuis une vingtaine d'années environ, un mouvement d'idées tout à fait inattendu, et bien digne de fixer l'attention des esprits clairvoyants: d'un bout de l'Europe à l'autre, les traditions nationales sont remises en honneur; les influences du sol reprennent leur pouvoir; maints souvenirs effacés se raniment; maintes langues que l'on croyait mortes semblent miraculeusement retrouvées. Tantôt, ce sont des races entières qui prétendent réformer les arrêts de l'histoire, et vont chercher dans la poussière des siècles leurs titres déchirés, leurs idiomes disparus, leurs institutions abolies, pour reconquérir une place au soleil; tantôt, ce sont seulement des instincts domestiques qui se réveillent: le sentiment filial des choses passées, le culte des vieilles mœurs et du vieux langage réclame pacifiquement son droit. Ce que les Tchèques de la Bohême, les Slovaques de la Hongrie, les Croates des côtes illyriennes ont tenté sur le théâtre de l'action, les Flamands de la Belgique et les Bretons la France l'ont entrepris aussi dans le domaine de la culture intellectuelle. Cette espèce d'insurrection a éclaté presque partout à la fois et sous des formes bien différentes. Ici, elle se mêlait aux événements politiques; là, elle ne sortait pas de l'enceinte du foyer. Ici, exigeante et hautaine, elle appelait les peuples au combat; là, bienveillante et pieuse, elle n'avait d'autre but que de charmer les âmes tendres en renouant la chaîne des anciens âges.

Le réveil du sentiment de race, qui sera sans doute un des signes distinctifs du 19^{ème} siècle, doit être jugé diversement selon les contrées où il s'est produit et les prétentions qu'il a fait naître. Il est certains résultats définitifs qui sont comme les jugements de Dieu exécutés par le travail des siècles, et contre lesquels toute protestation serait vaine. Quant au sentiment en lui-même, qu'il se trompe ou non dans ses espérances, qu'il poursuive des chimères ou se contente des réformes possibles, je ne pense pas qu'on puisse lui refuser une sympathique approbation. Il me paraît évident que c'était là une réaction indispensable contre des erreurs funestes. D'ambitieuses utopies, renouvelées ou entretenues par l'esprit révolutionnaire, ne visaient pas à moins qu'à la destruction de toute patrie; on sacrifiait à je ne sais quelle idole appelée l'Humanité les sentiments les plus chers et les droits les plus précieux; l'homme devait renoncer à tout ce qui fait le prix de la vie, aux traditions qui le soutiennent, aux souvenirs qui le charment, à son rôle distinct dans le monde, afin de confondre son existence au sein de la promiscuité universelle. Que dire de plus enfin? Pour ces idées barbares, des termes barbares étaient créés, et les doctrines humanitaires inspiraient à des cerveaux creux de fastueuses déclamations.

La contagion de ces systèmes menteurs pouvait-elle n'être pas redoutable? Un grand et harmonieux écrivain, un poète qui enchantait notre jeunesse, semblait les prendre sous le patronage de sa gloire. Ce n'était pas assez pour M. de Lamartine d'arborer ce mot humanitaire dans sa préface de *Jocelyn*, et de nous donner *la Chute d'un ange* comme le premier chant d'un poème immense consacré aux utopies que nous blâmons: le brillant rêveur écrivait des strophes enthousiastes pour flétrir le sentiment national. Il fallait, à l'en croire, rayer ce mot du vocabulaire du genre humain; la patrie n'était qu'une invention de la haine. N'est-ce pas le divin poète du *Lac*, du *Crucifix* et de *Jéhova*, qui jetait, il y a quelques années, ces incompréhensibles paroles?

*Nations! mot pompeux pour dire barbarie!
L'amour s'arrête-t-il où s'arrête vos pas?
Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie:
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie:
La fraternité n'en a pas!*

M. de Lamartine, assurément, n'accepterait pas toutes les conséquences d'un tel système; il ignorait, en traçant ces lignes, ce qu'une philosophie détestable en peut faire sortir. N'est-ce là pourtant qu'un cri échappé au rêveur? n'est-ce que l'élan irréfléchi d'une âme séduite par tous les brillants mirages? Le poète enfin, en maudissant la patrie au nom de cette fraternité abstraite, obéissait-il simplement aux caprices de sa plume? Non, certes. S'il n'y avait rien de plus dans cette strophe imprudente, il ne conviendrait pas de s'y arrêter. Ce qui a dû inquiéter ici la critique attentive, c'est que le généreux écrivain se faisait l'interprète d'erreurs trop répandues déjà, et y ajoutait la fascination de son langage. Ce n'était pas une parole jetée au hasard, mais la proclamation, par une bouche illustre, d'un système logiquement formulé et soutenu par de farouches adeptes.

Or, chaque fois que je pense à ces vers, je m'empresse de relire une page charmante inspirée par un esprit tout différent: c'est la plaintive élégie du poète de la Bretagne sur la disparition de la langue que parlaient ses ancêtres. L'auteur de *Marie* et de *Télen Arvor* voit avec douleur s'effacer de jour en jour les vestiges des mœurs antiques; il défend avec un amour obstiné cette langue des vieux Celtes, qui, consacrée, il y a plus de treize cents ans, par les hymnes druidiques du barde Thaliésin, a été renouvelée depuis, sans s'altérer jamais, par l'adoption des croyances chrétiennes. Barde populaire lui-même, il écrit, dans cet idiome vénéré, des récits familiers pour la cabane rustique, des chansons de fête pour les *Pardons* du pays de Vannes, des chants religieux pour les solennités du Christ; et s'il apprend que plusieurs prêtres de son pays travaillent à effacer ce souvenir des aïeux, il leur adresse cette touchante et respectueuse plainte, qui est comme une réponse directe au chanfre ambitieux du genre humain:

*Donc, à notre retour, du milieu de la lande
Le joyeux halliké ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande
Et nous serons pour eux comme des inconnus.
Oh l'ardent rossignol, le linot la mésange,
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix:
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.*

*Le dur niveau partout! O prêtres d'Armorique,
Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,
Anne laissa tomber le joug sur la Celtique:
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin!
Par delà le détroit, chez nos frères de Galles,
On n'a point oublié la bannière d'azur;
Le barde vénéré siège encor dans les salles,*

Et les livres fervents prônent le grand Arthur!

Ces touchants appels de M. Brizeux expriment parfaitement la réaction provoquée, sur tous les points de l'Europe, par le développement excessif de ce penchant qui porte les peuples à l'unité. Sans doute, ce sentiment de l'unité est respectable aussi, s'il est contenu dans les limites du vrai et ne devient pas une matière à déclamations. Les peuples modernes tendent toujours à abaisser leurs barrières, et à mettre de plus en plus leurs destinées en commun; mais la première condition de cette alliance, n'est-ce pas que chaque peuple vive d'abord de sa vie propre? n'est-ce pas qu'il soit maître de toutes ses forces, grâce à ce sentiment profond qui en embrasse tant d'autres: le sentiment de la patrie? Une alliance entre des peuples qui n'auraient pas vraiment la possession d'eux-mêmes, ne mériterait pas un tel nom: ce ne serait que la confusion et le chaos. Ainsi s'explique ce double mouvement dont notre siècle est le théâtre, aspiration vers l'unité humaine, retour aux traditions du foyer. Ces deux mouvements, contradictoires en apparence, ne se détruisent pas mutuellement: loin de là, ils se répondent, et l'un est la condition de l'autre. Ne soyez donc pas surpris que, malgré les rapports chaque jour plus fréquents des nations jadis divisées, malgré les conquêtes fécondes de la paix, malgré les sympathiques tendances que le christianisme ennoblit et propage, malgré tant de légitimes efforts vers ce qu'un grand poète a appelé *la sainte alliance des peuples*, ne soyez pas surpris que les utopies des rêveurs et les déclamations des fanatiques n'aient servi qu'à provoquer ce réveil de l'esprit de race. On disait aux peuples: Jetez au vent les cendres des tombeaux, supprimez toute votre histoire: l'égoïsme seul a une patrie; et aussitôt le culte du passé se réveille; des érudits que le patriotisme inspire ressuscitent des langues éteintes; là où les vieux idiomes ne sont pas morts, ils reprennent une nouvelle vie, et se débarrassent de la rouille des siècles; chaque province, chaque tribu, chaque famille humaine évoque religieusement ses traditions d'autrefois, et des lacs de la Suède aux montagnes du Tyrol, des sapins de la Bohême aux chênes de la Bretagne, partout s'élève une mélodie nationale; partout retentit, comme dit le poète, le joyeux *halliké!*

II

Parmi ces familles d'hommes qui interrogent ainsi leurs annales domestiques, il en est une surtout qui n'avait qu'à se souvenir pour ramasser des trésors. A une époque où la barbarie couvrait le monde, entre les pâles lueurs de la décadence antique et la naissance des nations modernes, il y avait un coin de terre privilégié où la culture intellectuelle avait trouvé un refuge et produit des merveilles. C'est sous le soleil de la France du Midi que s'est épanouie la fleur de la civilisation chrétienne; c'est l'imagination provençale qui a délié la langue des peuples nouvellement constitués, et frayé la route où s'est élancé leur génie. Dante et Pétrarque, sans doute, n'avaient pas besoin des chantres de la langue d'oc pour être des intelligences supérieures: auraient-ils été de grands poètes sans cette bienfaisante influence? auraient-ils été surtout des poètes vraiment nationaux, et tiendraient-ils une si glorieuse place dans l'histoire de l'art italien? Il est permis d'en douter. Dante, qui avait eu la pensée d'écrire en latin *la divine Comédie*, savait bien lui-même à qui il devait rapporter la meilleure part de son inspiration. Son *Traité de vulgari Eloquio* renferme à cet égard des renseignements inestimables, et il n'est pas de spectacle plus touchant, il n'est pas de titre littéraire plus précieux pour nous que la reconnaissance de ce maître immortel envers les gracieux poètes de la France romane. Les premiers entre les artistes modernes, ces chantres mélodieux ont mis en lumière ce qui est le fond même de l'inspiration chrétienne: l'amour. Si quelque chose distingue l'art chrétien de l'art antique, c'est assurément la profondeur des sentiments, la sympathie ardente, l'ouverture et la richesse du cœur. La gloire de l'art ancien était dans la perfection des formes et la netteté de la pensée: inspiré par la religion du Christ, l'art nouveau ne devait pas être découragé par la beauté des modèles grecs et latins; il avait des destinées bien différentes, des destinées plus hautes à remplir, puisque l'idéal s'était miraculeusement agrandi, et que le sentiment de l'infini était révélé à l'homme. Or, toutes ces ressources de poésie qu'apportait le christianisme, toutes ces richesses dont il allait fournir les matériaux aux penseurs et aux artistes, tout cela se résume dans le mot *amour*.

C'est l'honneur des Provençaux d'avoir chanté les premiers l'amour et ses mille enchantements. D'autres le chanteront mieux sans doute; des poètes plus hardis entreront dans ses mystères; ils sauront parcourir tous les degrés de cette faculté magnifique, et arrivés au fond de notre être, ils y trouveront Dieu. La mystique Béatrice de la *divine Comédie*, l'incomparable Laure du *Canzoniere*, seront les types les plus purs de l'amour, soit que cet amour, comme chez Pétrarque, exalte et parfume toutes les puissances de l'âme, soit que, dans l'imagination ardente du Florentin, il se confonde avec l'ineffable sublimité des dogmes. Les chantres de la Provence n'ont pas connu d'inspirations hautes; cette science profonde de l'amour, ce n'est encore chez eux que *la gaie science*. M. Villemain les a peints d'un mot charmant: *leur poésie est à fleur d'âme*. Mais qu'ils sont gracieux dans cette légèreté même! En se jouant à la surface des choses, que de trésors pourtant ils recueillent! La place qu'ils ont prise était vraiment merveilleuse. Encore une fois, et on ne l'a pas assez remarqué, ce sont eux qui ont eu le privilège de respirer, de cueillir, avant tous les poètes de la moderne Europe, la fleur de l'inspiration nouvelle dont le christianisme faisait présent au monde. C'est par là qu'ils ont charmé Dante et Pétrarque, c'est par là qu'ils ont donné l'essor à ces grands maîtres.

L'amour, l'amour printanier et poétique, l'amour chevaleresques et subtil, tel est le thème varié de mille manières par ces imaginations mélodieuses. Ce qui peut sembler frivole aujourd'hui avait son importance alors. Ce n'était pas, certes, une œuvre inutile que d'apaiser les cœurs d'adoucir et de purifier les passions dans un monde où la violence tenait tant de place. Les services rendus par la chevalerie à l'irrégulière société du moyen en âge ne lui appartiennent pas à elle seule: la poésie romane peut en revendiquer sa part. La poésie romane préparée par bien des transformations antérieures, parvenue à sa perfection au temps de Bertrand de Born et d'Arnaud Daniel, a été, pendant le XII^{ème} et le XIII^{ème} siècle, le véritable cœur de la chevalerie européenne; elle en chantait la strophe et l'antistrophe. A cette suave musique, tout semblait s'ordonner avec grâce. Les dogmes de cette religion mondaine étaient proclamés dans la plus douce des langues, et l'idéal qu'elle faisait si délicatement apparaître élevait les âmes au-dessus des mœurs brutales de l'époque. Tandis que Bertrand de Born, dans ses sirventès enflammés, célébrait la joie des combats, Arnaud Daniel chantait l'amour, et Giraud de Borneil la morale. Ces poètes, que Dante signale comme les maîtres de l'art, avaient de nombreux émules, et il nous est difficile aujourd'hui d'apprécier d'une façon précise les différences qui les séparent. Quelle élégance printanière chez Bernard de Ventadour, chez Raimbaud de Vaqueiras, chez cet Arnaud de Marveil, que Pétrarque a tant de fois imité! Quelle originalité charmante chez Pierre Vidal! Comme leur vie était conforme à l'enthousiasme de leurs strophes! On dirait qu'ils habitent le monde des rêves; ils cheminent par des routes enchantées où la passion les conduit, et la réalité se transfigure sans cesse sous leurs pas. Ce ne sont que fleurs, chants d'oiseaux, fêtes brillantes, dames qui se pénètrent aux fenêtres cintrées, *fraîches et blanches comme neige de Noël*, un printemps qui ne finit pas, une incantation perpétuelle. Quelquefois un mot, un rayon de soleil, une espérance inattendue les font partir pour

de lointains voyages; ils vont chercher au loin la beauté, et ils meurent en l'apercevant, comme ce Geoffroy Rudel qui, entendant vanter la Comtesse de Tripoli par des Croisés revenus de Terre Sainte, reconnu dans ce portrait l'image qui charmait ses songes, s'embarqua, arriva à Tripoli, et rendit l'âme aussitôt sous le regard de sa dame. Amour de tête, subtilités passionnées, bizarreries où l'imagination a plus de part que le cœur même, voilà le fond de leur poésie, voilà ce que recouvre l'enfantine candeur de leur langage. Oui, c'est l'enfance poétique du monde moderne, enfance joyeuse, étourdie, légère, aux mouvements subits, aux impressions tumultueuses et rapides.

— Quand je vois poindre l'herbe verte et la feuille, les fleurs éclorent par les champs; quand le rossignol élève sa voix haute et claire et s'émeut à chanter, je suis heureux du rossignol et des fleurs; je suis heureux de moi, et plus heureux de ma dame; je suis de toutes parts enveloppé, pressé de joie; mais joie d'amour passe toutes les autres.

Ainsi parle Bernard de Ventadour, et il résume en ce peu de mots l'inspiration qui a soutenu pendant deux siècles les chanteurs du Midi de la France.

Cette inspiration nous explique trop bien, hélas! les destinées de la poésie provençale. L'enfance doit faire place à la jeunesse, et la jeunesse à la virilité. Aux premiers et fugitifs mouvements de l'âme qui s'éveille, aux impressions gaiement superficielles doivent succéder les graves pensées et les résolutions durables. Si cette transformation ne s'accomplit pas, la gentillesse des idées et du langage deviendra bientôt un signe fatal. Rien de plus pénible que ce bégaiement de l'esprit à l'âge où il faut que l'homme déploie sa force. C'est l'époque où Dante va construire le sublime édifice de la foi du Moyen Age, où l'Espagne écrit à la pointe de l'épée son belliqueux *Romancero*, où Wolfram d'Eschembach glorifie dans le *Parceval*, dans le *Titirel*, le hardi mysticisme des races du Nord, et *emparadise* les âmes. Que fait cependant la Provence? Ses chants, toujours plus nombreux, ne sont que des variations sans fin sur le même motif, qu'elle a depuis longtemps épuisé. Rien de net, rien de distinct; aucune œuvre qui porte l'empreinte d'un génie viril, et puisse rester comme l'immortel monument d'une période digne d'échapper à l'oubli. On peut lui appliquer ces vers de Béranger:

*Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacias qu'éparpillent les vents.*

Oui, canzones, tensons, descors, sonnets, sixtines, le vent éparpille au loin toutes ces fleurs d'acacias; elles ne s'épanouissent que pour mourir aussitôt. La grâce est pour mourir aussitôt. La grâce est encore, jusqu'au dernier jour, le partage de ces natures heureuses, mais c'est une grâce qui finit par impatienter le lecteur, tant on est triste de voir ces dons charmants prodigués en pure perte. Vous croyez avoir affaire à des hommes, et vous ne saisissez plus aucun accent distinct, aucune parole fièrement jetée; c'est comme un gazouillement d'oiseau. Ils le disent eux-mêmes avec une naïveté singulière:

— Le doux chant des oiseaux par le bocage m'adoucit et me fait revenir le cœur; et puis que les oiseaux ont leur raison de chanter, bien dois-je aussi chanter, moi qui ai plus de joie qu'eux, moi dont toutes les journées sont des journées de chant et de joie, moi qui ne songe à rien autre.

C'est encore Bernard de Ventadour qui nous peint ici la ressemblante image de ses amis. Babil d'oiseau, enivrement de la parole, murmure mélodieux, léger, interminable, voilà ce qu'était devenue la poésie de la Provence, à l'heure où l'imagination moderne, éveillée par ses appels, allait produire, au Nord et au Midi de l'Europe, des œuvres assez originales pour défier les injures du temps. Un seul homme à ce qu'il semble, Pierre Cardinal, sut rendre des pensées viriles en un sublime langage. Lorsque la croisade des Albigeois étouffe dans le sang cette civilisation élégante et fragile, les invectives de ce maître hardi infligent aux vainqueurs un châtement formidable; puis, le fer et le feu achèvent leur besogne, et la langue provençale disparaît: *les chants avaient cessé!*

La Muse provençale ne pouvait pas mourir tout entière. Sa gloire, nous l'avons dit, est surtout d'avoir initié le Moyen Age au culte de l'art, d'avoir inspiré, au Midi et au Nord, maintes littératures nationales. Ce ne sont pas seulement Dante et Pétrarque qui furent les héritiers de son génie; si elle n'eut pas de plus glorieux disciples, elle en eut d'aussi dévoués, et dans des contrées plus lointaines. Tandis qu'Arnaud Daniel charmait les Italiens, ses rivaux portaient l'influence de la France du Midi chez presque tous les peuples civilisés de l'Europe, Giraud de Borneil en Espagne, Bernard de Ventadour en Angleterre, et Raimbaud de Vaqueiras jusqu'en Grèce, à la suite des Montferrat et des Villehardouin. L'Allemagne était initiée de mille manières aux œuvres de nos poètes. Les Hohenstaufen avaient trop de rapports avec l'Italie pour que l'influence provençale, si complètement acceptée de Milan jusqu'à Naples, ne pénétrât pas chez les peuples germaniques. La France romane, assurément, ne saurait s'attribuer à elle seule le frais épanouissement de la poésie allemande au XIII^{ème} siècle; il est impossible toutefois de méconnaître sa bienfaisante action. Les Provençaux, un célèbre historien allemand l'a remarqué, ont été pour l'Europe ce que furent les Grecs dans le monde antique: race ingénieuse et vive, ils ont imprimé leur marque à toute la littérature européenne; ils ont inventé des formes de vers dont ils ont fixé les noms; ils sont les parrains de l'art moderne. Or, l'Allemagne ne leur doit pas seulement maintes richesses de rythme

et de langage, elle leur doit des inspirations dont elle a tiré le meilleur parti; les *minnesinger* sont les Provençaux du Nord. De si précieux services rendus à la culture littéraire ne font-ils pas oublier bien des fautes? Ne soyons pas inquiets de la gloire de ces vieux maîtres: si le sort les a vaincus, si ce mol idiome n'a pas eu le temps de mûrir, s'il n'est pas sorti de ce groupe de chanteurs quelque poète immortel, leur œuvre cependant n'est pas abandonnée aux érudits: elle reste vivante dans la mémoire des peuples européens. Chacun d'eux retrouvera toujours, au début de sa vie intellectuelle, ce gracieux génie provençal qui lui a donné l'essor; chacun d'eux verra passer, au fond de ces siècles obscurs, la triste et souriante image d'un Arnaud Daniel disant comme dans la *divine Comédie*:

leu sui Arnaud che plor e val cantan.

III

Notre siècle nous a donné une preuve bien frappante de ce que je viens de dire. Les *minnesinger* sont revenus; les héritiers de Wolfram d'Eschembach, de Walther de Vogelweide, d'Hartmann d'Aue, du tendre et mélodieux Hadloub, ont reparu en Allemagne, et leur premier soin a été de rendre hommage à ces vieux maîtres provençaux qui avaient inspiré leurs pères. Et plus illustre des modernes trouvères de la Souabe, Uhland, partage ses chants entre les traditions de sa patrie et les *minnesinger* de notre France: il a célébré Geoffroy Rudel, Bertrand de Born, et personne n'a trouvé de plus douces paroles pour peindre ces contrées heureuses qu'embaumait, au moyen âge, la fleur de poésie. A sa suite, bien des écrivains reconnaissants ont multiplié ces pieux témoignages. Henri Heine lui-même impose silence à sa fantaisie ironique, Henri Heine devient sérieux et tendre quand il parle de ces vieux chanteurs. Je pourrais faire ici bien des citations curieuses; je pourrais traduire, comme preuve d'un fait littéraire digne de remarque, et comme de précieux titres pour notre Provence, plus d'une page d'Uhland ou de ses disciples; je n'en donnerai qu'une seule: elle est de l'impitoyable humoriste qui a raillé les choses les plus saintes. Quel fils de la Provence a été plus affectueusement inspiré qu'Henri Heine en cette suave peinture?



Geoffroy Rudel et Mélisande de Tripoli

Dans le château de Blaye, on voit sur les murailles les tapis que la Comtesse de Tripoli a brodés jadis de ses mains industrieuses.

Elle y a brodé toute son âme, et des larmes d'amour ont trempé ces tableaux de soie qui représentent la scène suivante:

Comment la Comtesse aperçut Rudel expirant sur le rivage, et reconnut aussitôt dans ses traits l'idéal de ses désirs.

Rudel aussi vit là, pour la première et pour la dernière fois, la dame qui, si souvent, l'avait enchanté en songe.

La comtesse se penche sur lui, le tient embrassé avec amour, et baise sa bouche pâlie par la mort, sa bouche qui l'a si bien chantée!

Ah! le baiser de bienvenue a été en même temps le baiser d'adieu; en même temps, ils ont vidé la coupe de la félicité suprême et de la suprême douleur.

Dans le château de Blaye, toutes les nuits, on entend un murmure, un bruit, un frémissement vague: les figures des tapisseries commencent tout à coup à vivre.

Le troubadour et la dame secouent leurs membres de fantômes qu'a engourdis le sommeil ils sortent de la muraille, et vont et viennent par les salles.

Chuchoteries secrètes gracieux badinage, douces et mélancoliques familiarités, galanterie posthume du temps des chœurs d'amour.

— Geoffroy! mon cœur mort se réveille à ta voix. Dans les cendres depuis longtemps éteintes, je retrouve une étincelle.

— Mélisande! bonheur et fleur! quand je regarde tes yeux, je revis. Il n'y a de mort en moi que ma peine, ma souffrance terrestre.

— Geoffroy! jadis nous nous aimions en rêve: aujourd'hui nous nous aimons jusque dans la mort. Le Dieu amour a fait ce miracle!

— Mélisande! qu'est-ce que le rêve, qu'est-ce que la mort? rien que de vains mots. Dans l'amour seul est la vérité, et je t'aime, ô mon éternellement belle!

— Geoffroy! qu'il fait bon ici, dans cette salle, au clair de lune! Jamais plus je ne voudrais voir le jour et les rayons du soleil.

— Mélisande! chère folle! tu es toi-même la lumière et le soleil partout, sous tes pas, fleurit le printemps; partout s'épanouissent délices d'amour et délices de mai.

Ainsi ils causent ainsi: ils vont de çà, de là, ces gracieux fantômes, tandis qu'un rayon de la lune les écoute à la fenêtre cintrée.

A la fin cependant, le premier éclat du matin met en fuite l'apparition charmante; ils se glissent, tout effarouchés, dans les tapisseries de la muraille.

Certainement, l'âme des chantres d'amour est là. Oubliez le sujet particulier que traite le poète, ne voyez-vous pas dans ce tableau comme un symbole de la Provence elle-même? C'est l'oraison funèbre de cette poésie si tôt disparue. Chuchoteries secrètes, murmure tendre et charmant à la douteuse clarté de la lune, voilà bien ce qui nous en reste dans le souvenir, et on ne pouvait exprimer ce sentiment avec une grâce mieux appropriée. Et que serait-ce si je pouvais vous parler longuement ici du poème de Nicolas Lenau? Uhland et Henri Heine n'ont donné que des fragments épars sur la Provence: Nicolas Lenau a consacré à sa gloire toute une série de ballades épiques. Dans ce romancero qu'il intitule *les Albigeois*, la Provence tout entière revit avec ses richesses aimables et ses tragiques destinées. Troubadours et jongleurs passent et repassent dans son tableau. Sous leurs pas, la gaie science s'épanouit; maintes plantes délicates entrouvrent leurs corolles; maintes harmonies retentissent: c'est l'aurore de la poésie européenne avec l'orchestre aux mille accords qui joue, dans les prés et sur les montagnes, l'enivrante partition du printemps. Et quelle émotion sincère quand l'heure fatale a sonné, quand l'invasion du Nord, avec ses cris féroces, couvre la mélodie enchanteresse, quand la langue et la société provençales, confondues avec l'hérésie albigeoise, s'abîment dans le même incendie!

Telle a été la sympathie des nouveaux *minnesinger* pour les chantres provençaux du XIIIème siècle. Ces souvenirs, on le voit, sont vivants encore dans le cœur des poètes. Wolfram d'Eschembach s'inspirait d'Arnaud Daniel; Uhland célèbre Bertrand de Born; Henri Heine attendrit sa voix moqueuse pour chanter Geoffroy Rudel et la Comtesse de Tripoli, et Nicolas Lenau écrit pieusement la tragique épopée de la Provence. Encore une fois, chacune des littératures nationales de l'Europe, sitôt qu'elle se réveille et interroge son passé, trouve à la première page de ses traditions la trace ineffaçable de nos brillants rapsodes.

IV

C'eut été une chose singulière, en vérité, si, au sein même de la Provence, ces traditions ne se fussent pas retrouvées toutes seules, et n'eussent pas suscité des im aginations noblement ambitieuses. Les *minnesinger* avaient des héritiers en Allemagne: Arnaud Daniel et Bernard de Ventadour, Giraud de Borneil et Raimbaud de Vaqueiras ne devaient-ils pas se glorifier aussi d'une génération de fils pieux et dévoués? Quelque chose manquerait à ce mouvement littéraire et moral dont je parlais tout à l'heure, si la Provence du XIXème siècle n'avait travaillé à tirer de l'oubli l'idiome qui a charmé le moyen âge. Elle y travaille, en effet, et avec un soin religieux. Un homme qui ne doit rien à l'érudition, un cœur simple et riche a répondu, sans le savoir, aux voix harmonieuses qui, de l'est à l'ouest de l'Europe, remettent en lumière les trésors enfouis des contrées natales. Ce que d'autres ont fait de propos délibéré, il l'a accompli d'instinct. Des érudits ont retrouvé la Provence dans les manuscrits et les livres: lui, il l'a retrouvée dans son cœur, dans son amour du sol, dans son inspiration de chrétien et d'artiste. La fleur bleue des souvenirs, comme disent les poètes allemands, s'est épanouie partout sur son chemin: il l'a cueillie. C'était la fleur d'Arnaud Daniel et de Gérard de Borneil, aussi fraîche, aussi printanière qu'au premier jour, parée seulement, j'ose le dire, d'une beauté nouvelle, et empruntant une virilité inattendue aux influences d'un siècle plus grave.

M. Roumanille est un vrai poète: il possède et la richesse d'émotions, sans laquelle il n'est pas de poésie digne de ce titre, et le sentiment du style, sans lequel l'inspiration la plus heureuse n'est qu'un lingot brut et grossier. C'est un trait digne de remarque que ce vif amour de la langue chez un homme dont l'instinct a été le meilleur maître. L'idiome provençal, depuis l'heure de sa chute, avait perdu sa noblesse et sa grâce; consacré aux joies vulgaires, dégradé par des œuvres plates et triviales, il était descendu au rang des patois; M. Roumanille a entrepris de lui rendre sa dignité. Pour cela, il a bien compris qu'il fallait lui faire exprimer les pensées élevées et les sérieux sentiments de l'âme. Cette molle langue était tombée au-dessous d'elle-même, du jour où les poètes l'avaient abandonnée; elle ne pouvait être régénérée que par la poésie. Or, les compositions de M.

Roumanille, bien que fidèles à la riante tradition de son pays, sont constamment empreintes d'un caractère de sérénité et de force. Elévation de la pensée, allégresse du style et des figures, voilà ce qui distingue avant tout les œuvres de cet aimable esprit. Il atteint sans effort à certaines beautés d'un ordre presque mystique, et toujours sa parole est naïve, sa langue est familière et fraîche maintes images inattendues viennent égayer la gravité de son inspiration. La poésie religieuse, amie des sublimes hauteurs, échappe difficilement à la monotonie: ce danger n'existe pas pour une imagination que la nature seule a formée, et qui sait si bien associer la simplicité à la noblesse.

Issu des classes laborieuses, fils d'un jardinier de Saint Rémy, et pourvu d'un modeste emploi dans une imprimerie d'Avignon, M. Roumanille a donné une tâche bienfaisante à sa Muse. Sans dogmatiser jamais, il s'applique à moraliser ses frères. Ce même idiome qui chantait, il y a six siècles, sous les créneaux pavés et dans l'enceinte des cours d'amour, s'adresse maintenant au peuple des campagnes pour lui enseigner les joies viriles du travail, les enchantements de la nature, les consolations de la foi chrétienne. Cet apostolat n'a rien de sévère sur les lèvres de M. Roumanille: il introduit partout je ne sais quelle allégresse qui réjouit l'âme. Lisez ses *Marguerites* (*li Margarideto*), lisez ses dialogues populaires si sensés, *les Prêtres* (*li Capelan*): dans les sujets les plus élevés, son imagination est toujours alerte et familière: comme ce petit enfant dont parle un de ses noëls, elle va prendre ses ébats dans l'étable, elle monte sur l'âne, elle joue avec les cornes du bœuf auprès de la crèche de Jésus. Que de bien a été réalisé déjà par cette prédication sans apprêt! M. de Falloux, il y a quelques mois, passant par Avignon pour se rendre en Italie, applaudit chaleureusement l'ouvrier-poète qui défriche si bien les landes et les marais de son pays. Le témoignage d'une estime vraie, un précieux suffrage adressé à l'homme, voilà les récompenses que M. Roumanille préfère, après la vue même du bien qu'il a réussi à produire. Que les récompenses littéraires lui viennent un jour ou qu'elles lui fassent défaut, que Paris sache son nom ou l'ignore, il n'en sera ni plus ni moins dévoué à sa tâche. Ces récompenses toutefois ne lui ont pas manqué non plus: M. Émile Deschamps a traduit avec une rare élégance son élégie sur la mort de Requien, et M. Sainte-Beuve saluait dernièrement, dans une pièce sur les Crèches, *une grâce que n'eussent pas désavouée Klopstock ni M. de Vigny*. C'est cette pièce aussi qu'il faut citer, pour cette pièce aussi qu'il faut citer, pour faire connaître M. Roumanille et bien que tout le mérite du style et du rythme disparaisse dans une traduction, le lecteur applaudira aux paroles de l'éminent critique:



Les Crèches

A Sainte-Beuve

I

Parmi les chœurs de séraphins que Dieu a faits pour chanter éternellement, ivres d'amour: — Gloire! gloire au Père!, dans les joies du Paradis, il y en avait un qui, souvent loin des joyeux chanteurs, s'en allait tout pensif.

Et son front blanc comme neige penchait vers la terre, pareil à celui d'une fleur qui n'a point d'eau l'été. De plus en plus il devenait rêveur. Si l'ennui, lorsqu'on est dans la gloire de Dieu, pouvait tourmenter le cœur, je dirais que ce bel ange s'ennuyait.

A quoi rêvait-il ainsi, et en cachette? Pourquoi n'était-il pas de la fête? Pourquoi, seul parmi les anges, comme s'il avait péché, inclinait-il le front?

II

Le voilà! il vient de s'agenouiller devant Dieu. Que va-t-il dire? que va-t-il faire? Pour le voir et l'entendre, ses frères interrompent leur alleluia.

III

— Quand Jésus enfant pleurait, qu'il était tout tremblant de froid dans l'étable de Bethléem, c'est mon sourire qui le consolait, mon aile qui le couvrait; je le réchauffais de mon haleine.

Et depuis, ô mon Dieu! quand un enfantelet pleure, dans mon cœur pieux, sa voix vient retentir: voilà pourquoi mon cœur souffre à toute heure, Seigneur! Voilà pourquoi je suis pensif.

Sur la terre, ô mon Dieu! j'ai quelque chose à faire: permettez que j'y redescende. Il y a tant de petits enfants, hélas! pauvres agneaux de lait! qui, tout transis de froid, ne font que se désoler loin des mamelles, loin des baisers de leur mère. Dans des chambres bien chaudes, je veux les abriter; je veux les coucher dans des berceaux et les bien couvrir: Je veux les dorloter, je veux en outre en être *le berceur*. Je veux qu'au lieu d'une seule, ils aient tous vingt mères qui les endormiront quand ils auront bien tété.

IV

Les anges l'applaudirent et vite il étendit les ailes; du haut du ciel, rapide comme l'éclair, descendit l'ange et les mères ici-bas tressaillirent de bonheur, et les Crèches s'ouvrirent partout où passa l'ange des petits enfants.

De tels accents suffisent pour montrer tout ce qu'apporte avec elle cette renaissance de la poésie provençale. Sans doute, dans une autre partie de cette France du Midi où régnait jadis la langue d'oc, un écrivain plus connu que M. Roumanille, un poète dont une légitime renommée a couronné les travaux, avait déjà confié à l'idiome des troubadours l'expression des pensées les plus sérieuses. On sait avec quel mélange de fraîcheur rustique et de sérénité morale Jasmin a pris rang parmi les chanteurs les plus aimés de notre siècle. L'auteur de *l'Abugle de Castel-Cuillé*, de *Françounetto*, de *la Semmano d'un fil*, occupe une place qu'on ne lui enlèvera pas. Mais la langue de Jasmin n'est pas précisément la langue provençale dans sa pureté native: bien des éléments espagnols, bien des formes catalanes y ont été mêlées par le travail des siècles. Le poète a beau maîtriser, par la puissance de son art, cet idiome irrégulier, on ne s'étonnera pas que les héritiers de la véritable langue des maîtres s'efforcent d'en conserver l'ingénuité et la noblesse. Au moyen âge déjà, il y avait comme deux branches de la même langue: le limousin, et le provençal proprement dit; c'est le limousin surtout qui, avec Giraud de Borneil, a pénétré en Catalogne; le provençal appartenait au Languedoc et aux contrées du Rhône. Les deux poètes qui représentent le mieux ces deux branches, Giraud de Borneil et Arnaud Daniel, avaient leurs partisans enthousiastes et leurs adversaires passionnés. Dante, au XXVIème chant du Purgatoire est fort dur pour *le limousin*, quoique plus tard, dans le *Traité de vulgari Eloquio*, il l'ait glorifié comme un des trois maîtres de la poésie provençale; Arnaud Daniel était le poète des Italiens. De telles luttes ne reviendront pas; aucune restauration de style ne peut porter ombrage à l'honneur de Jasmin, ni faire oublier les fraîches peintures de *Françounetto*, les émotions si vraies de *l'Abugle de Castel-Cuillé*: permettez cependant à M. Roumanille de poursuivre, avec l'ardeur du patriote et le sentiment de l'artiste, cette épuration de la langue qu'ont illustrée ses pères.

M. Roumanille convie ses amis à cette tâche, et déjà il a rassemblé autour de lui une phalange pleine de zèle, qui l'a merveilleusement secondé. Il y en a quatre ou cinq surtout qu'a visités la Muse Comme ils sont accourus à l'appel de leur frère! comme ils se donnent gaiement la main! quelle farandole charmante! La poésie a bien ici le caractère qui convient aux mœurs primitives: elle est gaie, sereine, naïvement pittoresque; les images abondent sur les lèvres des chanteurs comme les fleurs dans les prés par une belle journée de soleil. M. Camille Reybaud est une intelligence méditative. Son *épître à M. Requien* atteste une imagination noble, accoutumée à errer sur les cimes. M. Crousillat a un sentiment vrai des scènes de la nature, et quelque chose d'Horace ou d'André Chénier revit çà et là dans ses inspirations. Ils sont tous deux, avec M. Roumanille, les chefs de la pléiade. Intelligences cultivées, MM. Reybaud et Crousillat étaient les auxiliaires naturels de celui qui voulait purifier la langue provençale de tout grossier mélange. La gravité est le caractère de leurs œuvres, gravité charmante et telle qu'il sied à des poètes. Ce n'est pas avec eux que ce doux idiome roman oublierait ses nouveaux devoirs, et se laisserait aller à une familiarité que le goût n'approuverait pas. Un des vieux maîtres se plaignait déjà, au temps même d'Arnaud Daniel, du nombre sans cesse croissant des troubadours, de leur fécondité banale, de leur peu de respect pour les lois de l'art; il les appelait *des éclopés, des boiteux*; et c'est par eux, ajoutait-il, que se perd *belle raison si chère*. C'est pourquoi se perd belle raison si chère, attendu que les éclopés et les boiteux trouvent et sont chanteurs.

*Per que belle rasos cara
Se pert, gue'l clop e li rang
Trobon e son cantador.*

Ces vers de Giraud de Calanson semblent la devise toujours présente de nos deux chanteurs; ils s'appliquent à donner de bons exemples, à enseigner la noblesse de l'imagination et la pureté du style. Dans les méditations philosophiques de M. Reybaud, dans les pastorales de M. Crousillat, un certain sentiment de la beauté antique est heureusement allié aux grâces plus familières de la poésie de notre siècle. Ce soin de la forme, cet amour de l'élégance sévère, M. Camille Reybaud le puise dans son propre esprit, naturellement ami des choses élevées; M. Crousillat, en artiste curieux, va le demander aux modèles de l'art ancien et de l'art moderne, à Horace et à André Chénier, aux Italiens et aux Anglais. L'excellente préoccupation je le répète, et qu'on ne saurait trop recommander à une littérature qui s'organise! Une fois maîtresse du style, une fois assurée du terrain vraiment poétique où elle mêche, l'imagination peut s'aventurer sans crainte; la bonne humeur, la verve joyeuse, la reproduction des types populaires ne coûtera rien à la pureté du langage ni à la délicatesse de l'art. Ainsi a fait M. Roumanille: le poète des crèches, l'auteur de tant de noëls chantés au coin de l'âtre dans tous les villages de la Provence et du Comtat, est aussi le plus gai, le plus franc, le plus comique des peintres de genre. C'est pour cela que l'un des jeunes disciples, émerveillé de cette double inspiration, a pu dire, aux applaudissements de tous: *Mai Roumanille es lou mignò.*

Parmi ces disciples, qui suivent de près leurs maîtres, il en est trois dont la verve originale mérite une mention à part: la poésie de M. Aubanel est fraîche et robuste; il sait rendre avec une franchise singulière le bruit du travail et le mouvement de la vie agreste; il aime aussi les tableaux de genre, les scènes courtes, vives, expressives. Ce qu'on a loué çà et là dans quelques pièces de M. Pierre Dupont me semble bien plus remarquable dans certaines pièces de M. Aubanel, outre que le mérite de la poésie n'est jamais altéré chez lui par une inspiration suspecte. *Les Faucheurs (li Segaire)* se recommandent par une rusticité hardie. *Le 9 thermidor* est une scène d'une effrayante vigueur. L'ivresse hébétée du terrorisme a-t-elle jamais été mise en scène avec une pareille audace, et aussi rudement flagellée?



Le 9 Thermidor

Ahi dura terra, perche non t'apristi!

Dante. (Inferno, e. 33)

- Où vas tu avec ton grand couteau!
- Couper des têtes, je suis bourreau.
- Mais le sang a jailli sur ta veste, sur tes doigts. Bourreau, lave tes mains. Et pourquoi? demain je recommence: il reste encore à couper tant de têtes!
- Où vas-tu avec ton grand couteau?
- Couper des têtes, je suis bourreau.
- Tu es bourreau! je le sais. Es-tu père? un enfant ne t'a jamais ému. Sans frémir et sans avoir bu, tu fais mourir les enfants avec les mères.
- Où vas-tu avec ton grand couteau?
- Couper des têtes, je suis bourreau.
- La place est toute pavée de tes morts. Ceux qui vivent encore te prient à genoux. Dis-moi, es-tu homme ou non?...
- Laisse-moi, que j'achève ma journée.
- Où vas-tu avec ton grand couteau?
- Couper des têtes, je suis bourreau.
- Dis-moi, quel goût a ton breuvage? Dans ton verre, le sang n'écume-t-il pas? Lorsque tu manges ton pain, ne crois-tu pas te nourrir de chair?
- Où vas-tu avec ton grand couteau ?
- Couper des têtes, je suis bourreau.
- La sueur et la fatigue s'emparent de toi. Arrête! ton couteau, ô bourreau! tu pourrais bien nous manquer, et malheur si la victime échappe!
- Où vas-tu avec ton grand couteau!

- Couper des têtes, je suis bourreau.
- Elle a échappé! Mets à ton tour ta joue sur le billot rouge de sang moisi. Les tendons de ton cou vont craquer. O bourreau! l'heure est venue, il faut que la tête saute.
- Aiguisez de frais le grand couteau: tranchons la tête du bourreau!

Voilà si je ne m'abuse, un horrible tableau de genre, qu'un poète seul pouvait mener à bien. Un autre écrivain de la même famille est M. Glaup, esprit original et hardi qui semble un Téniers provençal. Sa verve, innocemment railleuse, excelle à reproduire les mœurs populaires, à dessiner des portraits pleins de mouvement et de couleur, à faire paraître et disparaître de gaies silhouettes qui se gravent dans le souvenir.

M. Mistral enfin, est un coloriste à qui ne manquent ni l'audace ni la puissance. Ce qui le distingue, c'est l'originalité des images et la souplesse de la forme. Son langage est à lui; il aime à emprunter au peuple ses métaphores, ses locutions, ses tours de phrase, pour les élever à la dignité poétique; jouté hardie et périlleuse d'où il sort presque toujours victorieux. Tour à tour aimable ou terrible, pathétique ou sinistre, on voit surtout qu'il a l'ambition de mêler à la grâce naturelle de la langue du Midi la vigueur d'une littérature plus mâle. Personne ne regrette plus que lui la mollesse d'idées et de style qui a été si fatale au génie de ses aïeux. Il ne renonce pas à l'élégance; mais quel sentiment hardi de la réalité, quelle énergie redoutable dans ses peintures! Soit qu'il chante *la Bello d'avoust*, et qu'avec une grâce funèbre, il associe toute la nature explorée aux malheurs de son héroïne; soit que, dans l'étrange pièce intitulée *Amarun* il attaque le débauché le secoue, le flagelle, et l'enferme épouvanté au fond du sépulcre infect; soit que, devant un épi de folle avoine (*à la Civado fèro*), son ironie sans pitié châtie l'oisiveté insolente et bouffie, toujours il y a chez lui une pensée généreuse, une imagination agreste, un langage imprégné des plus franches odeurs du terroir. Voyez aussi quelle impétuosité, bien digne du sujet assurément, dans son ode au furieux vent de la vallée du Rhône (*lou Mistrau!*) Avec cela, il est cordial et sympathique. C'est lui qui a salué le chœur des poètes provençaux et prononcé les paroles d'adieu (*Bonjour en tóuti, Adessias en tóuti*) : il est gai quand l'assemblée se forme, il est triste quand elle a fini son œuvre. Se reverront-ils, en effet? Cette renaissance peut-elle se promettre une longue durée? sérieux problèmes dont la préoccupation l'honore. Ce qui a pu être pour d'autres une simple farandole, comme on en voit si souvent dans ce pays des cérémonies grecques et des jeux du roi René, est pour lui une chose grave. M. Mistral est un de ceux qui ont pris le plus à cœur cette restauration du pur langage d'autrefois: artiste zélé et critique plein de sens, il sait juger ses confrères avec franchise. Si cette école s'organise avec suite et produit d'heureux fruits, ce sera en grande partie à la sollicitude de M. Mistral qu'en reviendra l'honneur; il est le conseiller, le censeur, le juge sympathique et sévère de cette entreprise, dont M. Roumanille est l'âme.

N'oublions pas un hymne à saint Vincent-de-Paul (*Sen Bincen de Pol*) par Jasmin; une pièce de M. C. Dupuy, pleine d'une grâce tout anacréontique, *le petit Papillon (lou pichò Parpayoun)*; *lou Riéu* et *Goutouno* de M. A. Matthieu; d'ingénieuses fables de MM Albert Gautier et F. Aubert, où l'on distingue un sentiment fin de la narration; de franches et naïves inspirations du vieux poète marseillais Pierre Bellot.

Pierre Bellot est le doyen de ce poétique groupe; il était presque seul naguère à entretenir le culte du langage natal, à sauver la tradition menacée de toutes parts, et il y a longtemps que Charles Nodier l'encourageait dans ses efforts avec une grâce cordiale. Comme il doit se réjouir aujourd'hui de ce *renouveau* qu'il n'espérait plus! Plaçons auprès de lui M. Castil-Blaze, qui sourit, de son côté, non sans quelque surprise peut-être, à ce subit et généreux élan, à ces ambitions élevées de la Muse provençale. Cette langue, qu'il défendait avec les armes de la vieille raillerie gauloise, se recommandera désormais par des œuvres sérieuses et une influence utile. M. Castil-Blaze songeait-il à ce réveil inattendu, lorsqu'il s'est mis à célébrer sur le mode grave (*lou grand Bal*) le murmure de la vie universelle pendant une nuit de printemps, et l'ombre qui chante ses litanies?

*Que soun bella, ti-z armounia
Tranquilla niu dau mes de mai!
L'oumbra canta si litanias,
Quand lou jour se teisa et s'en vai,....*

M. Moquin-Tandon membre correspondant de l'Institut a voulu aussi faire briller son épi dans la gerbe de M. Roumanille. Bien d'autres encore seraient à citer: laissons le lecteur faire lui-même son choix, et rendre à chacun ce qui lui est dû.

Entreprise et conduite de cette façon, la renaissance de la poésie provençale, n'en doutons pas, paraîtra digne d'un intérêt sérieux. Nous avons dit en commençant à quel point de vue il convenait de se placer pour la juger équitablement et lui accorder l'estime qu'elle mérite. Il est certains résultats acquis contre lesquels on réclamerait en vain: ni la civilisation moderne ni la langue française ne sont menacées par ce retour à des traditions particulières: le culte de la famille ne nuit pas à l'amour de la cité; la petite patrie ne fait pas oublier la grande. Soit qu'on s'attache seulement à la question littéraire soit qu'on se préoccupe de la morale sociale, comptent refuser une affectueuse sympathie à l'œuvre de M. Roumanille? Pour les lettrés, c'est le réveil d'une langue qui a eu de brillantes et douloureuses destinées, qui a enchanté l'Europe, qui a inspiré Dante et Pétrarque, qui a suscité presque toutes les poésies nationales; c'est le réveil de cette langue, purgée désormais d'un mauvais alliage et rendue à sa dignité première. Pour ceux qui songent surtout à l'amélioration des classes pauvres et au redressement des esprits égarés, c'est un instrument de plus employé déjà par des mains loyales au défrichement de nos landes. Cette poésie populaire ne propagera que des leçons utiles que des consolations aimables. Elle adoucissait, au Moyen Age, les mœurs des barons féodaux: elle célèbres aujourd'hui, non plus les subtilités de l'amour chevaleresques, mais le nouvel idéal qui doit apaiser les cœurs violents; elle chante tout ce qui élève l'âme tout ce qui charme la vie; elle fait aimer le travail et la prière. Terminons donc par un remerciement au digne chef de cette école: quand nous pensons aux soins que M. Roumanille a apportés dans cette tâche, à ce pieux respect de sa langue maternelle, à ce sentiment si vrai de la poésie, nous n'hésitons pas à dire de lui et de son livre ce que disait, il y a six siècles, dans ce même idiome à présent restauré, le naïf poète de *la Chronique des Albigeois*: " Depuis qu'il fut commencé jusqu'à ce qu'il eût fini, il ne mit son application en autre chose, même à peine il dormit. Le livre fut bien fait et composé de bons termes; et, si vous le voulez entendre, les grands et les petits, vous pouvez y apprendre beaucoup de bon sens et de belles paroles.

*Pos que fo commensatz entro que fo fenit,
Non mes en als sa entenza, neis a pena s dormit,
Lo libres fo be faitz, e de bos motz complit;
E, si 'l voletz entendre, li grand e li petit,
I poires mot aprenre de sen e de bel dit.*

Saint-René Taillandier

Professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Montpellier.

© CIEL d'Oc Juliet 2009